

IDÉES/

Monique Wittig

Le masculin ne l'emporte plus

Il y a vingt ans, mourait la théoricienne et écrivaine lesbienne et féministe qui, dès les années 70, critiqua l'hétérosexualité et dénaturalisa les catégories de sexe. Une pionnière qui va ouvrir la voie à la pensée queer des années 90, et qui croise aujourd'hui les revendications trans et non binaires.

Par
CÉCILE DAUMAS

Elle se faisait appeler «Théo» par ses copines du Mouvement de libération des femmes (MLF), portait parfois une casquette d'homme, se disait écrivain, histoire de se réapproprier le masculin qui se prend pour l'universel, et faisait preuve d'un humour remarquable. *«Il y a plus inconnu que le soldat, c'est sa femme»*; *«Un homme sur deux est une femme»*: ces slogans anonymes, signatures politiques du féminisme des années 70, venaient d'elle notamment. Il y a vingt ans, le 3 janvier 2003 (1), mourait aux Etats-Unis Monique Wittig, l'une des théoriciennes majeures du féminisme et du lesbianisme. Une disparition prématurée à 67 ans, loin de la France, ce pays qu'elle avait quitté dans la douleur en 1976 après une dissension théorique fondamentale au sein du mouvement pionnier qu'elle avait cofondé: le MLF.

«LES LESBIENNES NE SONT PAS DES FEMMES»

Si elle est morte dans une relative indifférence côté français, elle était reconnue, lue et commentée aux Etats-Unis, où elle était professeure à l'université de l'Arizona, à Tucson, au Department of Gender and Women's Studies. Trop radicale pour la France, sa pensée sur les catégories de sexe et la sexualité était appréciée et discutée dans le milieu intellectuel et féministe américain. C'est justement à New York, en 1978, qu'elle prononce l'une de ses plus célèbres phrases: *«Les lesbiennes ne sont pas des femmes.»* Dans la salle, stupefaction et silence suivirent la saillie théorique, se souvient la féministe

Louise Turcotte. Enigmatique, cette affirmation peut se rapprocher du beauvoirien *«on ne naît pas femme, on le devient»*, étape supplémentaire de la déconstruction du sujet «femme».

Pour Monique Wittig, l'hétérosexualité est un régime politique qui assure la domination des hommes, pas une simple orientation sexuelle. C'est une organisation idéologique avec deux catégories non naturelles, hommes et femmes, «marques» de l'oppression. Parce qu'elles ont quitté ce régime autoritaire, les lesbiennes ne sont pas des femmes, avance-t-elle. *«Elle a été la première à avoir théorisé l'hétérosexualité comme un régime politique, analyse Ilana Eloit, professeure assistante en études de genre et des sexualités à l'université de Genève et spécialiste de Monique Wittig. Ce discours théorique et critique sur l'hétérosexualité comme contrainte est audible aujourd'hui alors qu'à l'époque, il a été critiqué et incompris en France.»*

En déconstruisant les genres et en critiquant l'injonction hétérosexuelle dès la fin des années 70, Monique Wittig est en avance sur son temps. Elle précède le mouvement politique gay et lesbien, du pacs au mariage pour tous, et aujourd'hui, vingt ans après sa mort, rencontre le renouveau féministe #MeToo et les revendications trans et non binaires. *«Par la remise en question du féminin comme catégorie, elle offre de nouvelles perspectives, analyse Théo Manton, doctorant à Harvard University et spécialiste de Monique Wittig. Elle souhaite détruire le genre comme catégorie, c'est-à-dire comme outil de différenciation*

et de hiérarchisation. De ce fait, elle réinvestit la question de l'universel avec une charge de radicalité nouvelle.»

Aux Etats-Unis, son texte fondateur *La Pensée straight* est publié en 1992 alors qu'il est refusé en France. Ce recueil de textes sera seulement traduit en 2001 grâce à la mobilisation d'intellectuels gays et lesbiennes (2). A cette époque, l'écrivaine Virginie Despentes ou le philosophe Paul B. Preciado la lisent déjà, fan-club initial rejoint par le nouveau public féministe et LGBT. Ses œuvres littéraires sont rééditées, comme *Le Corps lesbien* qui reparait jeudi (*lire ci-contre*), cinquante ans après sa parution, avec une postface inédite de l'autrice. L'année dernière, c'était *le Voyage sans fin*, («l'Imaginaire», Gallimard) réinterprétation poétique et lesbienne de Don Quichotte. Les actrices Adèle Haenel et Nadège Beausson-Diagne en firent une lecture à la Maison de la poésie à Paris. Pour Monique Wittig, le langage est aussi un champ de bataille qu'elle entame très vite dans sa vie.

«J'ÉCHAPPERAI À LA DÉPENDANCE DES FEMMES»

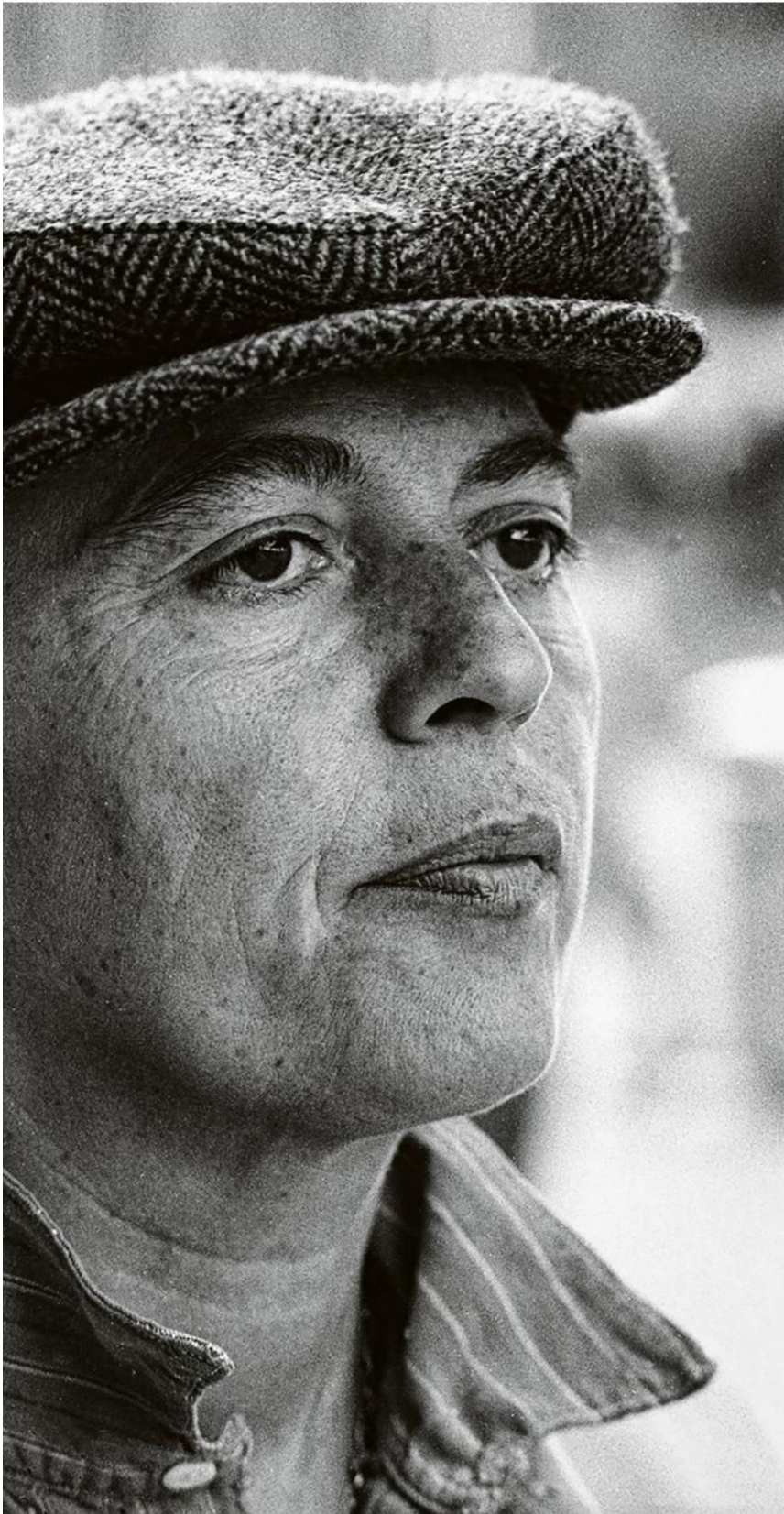
En 1964, la voici jeune fille rangée, manteau et genoux bien serrés, coupe au carré, assise sur un canapé velours chamarré, récompensée du prix Médicis dès son premier roman *l'Opoponax*. Elle n'a que 28 ans, deuxième femme à obtenir une telle récompense, saluée par la critique, soutenue par le courant du Nouveau Roman. Marguerite Duras et Nathalie Sarraute l'encensent, elles deviendront amies. Déjà, ce roman, au-delà de son ambition littéraire, est une recherche formelle pour dégager l'empreinte du genre sur le langage. Roman sur l'enfance, *l'Opoponax* suit la jeune Catherine Legrand sur le mode du «on», laissant sciemment de côté le pronom «elle» trop féminin et essentialisant. Dans *les Guerrières*, son deuxième roman, paru en 1969, c'est le triomphe du pronom «elles», troupe de combattantes se révoltant contre le joug de l'oppression masculine. Bien avant l'écriture inclusive, Monique Wittig a pour ambition de *«changer la position subalterne et altérée du féminin dans la langue et dans la société»*, analyse la chercheuse Stéphanie Kunert (3).

Tôt, elle aura en tête ce qui deviendra sa ligne de conduite et de pensée. *«Je me souviens que j'ai pris une décision consciente à l'âge de 12 ans: j'échapperai à la dépendance des femmes, je n'aurai pas une vie* **Suite page 22**

«Monique Wittig a été la première à avoir théorisé l'hétérosexualité comme un régime politique. Ce discours [...] est audible aujourd'hui alors qu'à l'époque, il a été critiqué et incompris en France.»

Ilana Eloit
professeure assistante en études de genre et des sexualités





**Monique Wittig,
à Paris, en 1985.**
PHOTO COLETTE
GEOFFREY

«Le Corps lesbien», nouvel art d'aimer et de jouir

Texte exigeant et expérimental, le livre de la philosophe paru en 1973 est réédité avec une postface inédite.

Peut-être est-il difficile de se figurer aujourd'hui, cinquante ans après sa parution, en 1973 chez Minuit, ce que pouvait représenter un tel texte, avec un tel titre. Ce que cela pouvait faire, alors, d'entrer dans une librairie et d'aller chercher en rayon, ou de trouver sur une table, ce livre sur lequel on lisait, en lettres capitales: *le Corps lesbien*. L'émotion, le panache, le sentiment de reconnaissance, le courage que cela pouvait donner.

L'écrivain (puisqu'elle ne disait pas autre chose) s'appelait Monique Wittig. Elle avait 38 ans, *l'Opponax* (prix Médicis 1964) et *les Guérillères* (1969) derrière elle. Elle résistait à la catégorisation des genres littéraires, ou en inventait une nouvelle. Elle repartait des débuts et sculptait ses propres formes. Ainsi dans ce «corps» montré au monde entend-on «corpus», car c'était l'idée: affirmer qu'il y avait mainte-

nant, qu'il y allait avoir un corpus lesbien, une littérature à laquelle se référer. Que, puisqu'elle n'existait pas, ou si peu, on allait l'écrire, s'écrire, en travaillant le texte au corps, pour soi et pour les autres.

Sappho. Si le fronton attire, Monique Wittig n'est pas forcément facile à aborder – absence de paragraphes, intertextualité savante, expérimentations graphiques. Aux poèmes en prose succèdent ici des pages traversées par des parties du corps, et soudain la taille des caractères change, grossit, fluides et muqueuses s'exposent. Un avan-

tage: cette réédition du *Corps lesbien* s'accompagne d'une postface inédite et éclairante (écrite entre 1997 et 2001), et il est tout à fait permis de commencer par là. «Pour le *Corps lesbien*, explique Wittig, j'étais face à la nécessité d'écrire un livre entièrement lesbien dans sa thématique, son vocabulaire et sa texture, un livre lesbien du début à la fin, de la première à la quatrième de couverture.» S'agissant des références, seule Sappho lui venait à l'esprit – elle découvrirait Djuna Barnes plus tard.

«**Eblouissement.** J'ai gardé le manuscrit six mois dans un tiroir avant de le donner à mon éditeur.» Il nous revient

d'un autre temps et paraît encore dessiner des futurs. On ne parlait pas encore d'écriture inclusive et des barres obliques coupent déjà les pronoms, à commencer par celui de l'expression personnelle, ce «J/e» soudain armé, «signe de l'excès», si puissant «qu'il peut s'attaquer à l'ordre de l'hétérosexualité dans les textes et lesbianniser les héros de l'amour».

C'est aussi bien sûr de cela qu'il est question: d'un art d'aimer, d'un art de jouir. On voudrait recopier de nombreuses lignes. Mettons celles-ci: «J/ai avalé ton bras c'est temps clair mer chaude. Le soleil m/e rentre dans les yeux. Tes doigts se mettent en éventail dans m/on œsophage, puis réunis s'enfoncent. J/e lutte contre l'éblouissement.» En 1976, trois ans après la publication du *Corps lesbien*, Wittig quittait la France pour les États-Unis à la suite de querelles au sein d'un mouvement féministe dans lequel elle ne se reconnaissait plus (lire ci-contre). Autre raison: elle avait rencontré une femme, l'Américaine Sande Zeig, compagne du reste de sa vie.

THOMAS STÉLANDRE



**MONIQUE
WITTIG
LE CORPS
LESBIEN**

Les Éditions de
Minuit «Double»,
192 pp., 9 €
(ebook: 8,99 €).
En librairie jeudi.

IDÉES/

Suite de la page 20 de femme qui sert un homme, qui n'a pas de vie à elle.» Elle est secrète, on sait peu de choses d'elle, de son caractère. «Ma sœur sauvage», disait d'elle Gille, sa cadette, titre d'un livre de photos qu'elle lui consacre en 2008 quelques années après sa mort. Monique née en 1935 à Danne-Marie en Alsace, Gille en 1938 à Manspach: vie à la campagne, promenade à vélo, balançoires, le chien Flocky, la guerre aussi, les bombardements la nuit.

En 1968, écrivaine connue, couronnée du Médicis, elle participe à l'occupation de la Sorbonne, traduit aussi cette année-là *l'Homme unidimensionnel* de Herbert Marcuse, hit mondial de la critique de la société de consommation. Entre théories marxistes et féministes, elle va cofonder le MLF avec Antoinette Fouque, Josiane Chanel et Suzanne Fen, rejointe par Christine Delphy notamment. Son rôle est prédominant dans le mouvement des femmes. C'est elle qui rédige le texte fondateur de l'organisation, «Combat pour la libération de la femme», paru en mai 1970 dans le journal *l'Idiot international*.

ABOLITION DES DIFFÉRENCES DE SEXE

Elle participera à la première manifestation publique du MLF le 26 août 1970 qui tente de déposer une gerbe en l'honneur de la femme du soldat, encore plus inconnue que lui. Sous l'Arc de triomphe, on la voit avec sa banderole «Un homme sur deux est une femme», critique de l'universel masculin. En avril 1971, elle signera le Manifeste des 343 pour le droit à l'avortement. Pour Monique Wittig, féministe matérialiste, la lutte des classes se double de la lutte des sexes mais elle va encore plus loin. Elle veut que les lesbiennes soient reconnues au sein du mouvement – elle sera de la création des Gouines rouges en 1971 – et théorise la fin de la «catégorie femme». Ce sera le clash avec le MLF. A cette époque, le mouvement féministe est, majoritairement, de facture différentielle, organisé autour du «sujet femme». L'hétérosexualité reste un indépassable. «Pour Wittig, la domination patriarcale est inséparable de la contrainte à l'hétérosexualité, analyse Ilana Eloit. En articulant patriarcat et hétérosexualité, elle crée une rupture importante au sein des théories féministes.»

Refusant de faire de la catégorie femme le point d'entrée du féminisme, elle ouvre, théoriquement et avec de l'avance, le mouvement à d'autres sexualités et à d'autres identités de genre. Elle ne sera pas suivie, le conflit violent provoquera son départ aux Etats-Unis en 1976. Longtemps méconnu du public, son rôle au sein du féminisme français sera réhabilité, notamment par la thèse d'Ilana Eloit publiée en 2018. L'écrivaine-théoricienne dira plus tard, en 1999, dans un entretien donné à *Libération*: «J'ai connu la guillotine, la tête coupée. C'était horrible.»

De l'autre côté de l'Atlantique, ses idées, rejetées en France, rencontrent au tournant des années 90 les théories queer. Développée ici en France, puis reconnue là-bas aux Etats-Unis, avant de revenir ici mythifiée, sa pensée est typique de ce va-et-vient intellectuel entre



Monique Wittig se faisait appeler «Théo» par ses copines du MLF. Ici, à Paris, en 1985. PHOTO COLETTE GEOFFREY

les deux pays, telle la French Theory (4). C'est Judith Butler, papesse des études de genre, qui la relance en la citant dans son œuvre phare *Trouble dans le genre*, publiée en 1993 et traduite en France seulement en 2005. «Elle est une référence très importante chez Butler parce qu'elle pense justement l'articulation en-

Pour Monique Wittig, féministe matérialiste, la lutte des classes se double de la lutte des sexes mais elle va encore plus loin. Elle veut que les lesbiennes soient reconnues au sein du MLF et théorise la fin de la «catégorie femme».

tre le binarisme de genre et la sexualité, geste théorique au cœur des théories queer, analyse Ilana Eloit. C'est dans cette continuité-là que Butler va penser l'articulation entre ce qu'elle appelle la matrice hétérosexuelle et la domination de genre.» Judith Butler la critique aussi. Féministe matérialiste, Wittig théorise l'abolition des différences de sexe et des rôles de genre que la philosophie juge utopique. Pour cette dernière, on ne peut pas échapper à la structure du pouvoir, on peut en revanche subvertir les normes de genre en multipliant les identités et les rôles. Aux Etats-Unis, Monique Wittig vivra aussi son grand amour. Sande Zeig sera sa compagne jusqu'au dernier jour de sa vie.

Vingt ans plus tard, jamais elle n'a été aussi inspirante. Un double colloque est organisé en mars à l'université Berkeley et en juin à celle de Genève. De nombreuses thèses sont en cours, l'analyse de son travail est loin d'être terminée – ses archives sont conservées à Yale University, aux Etats-Unis. Figure majeure du féminisme français, théoricienne précurseuse de la pensée queer, écrivain d'avant-garde qui théorisa l'action du langage sur le réel, elle irrigue les domaines de la création jusqu'à l'art contemporain (Tarek Lakhri, Jennifer Cau-

bet, Théo Mercier). Pour la célébrer durant toute l'année, un hashtag #Wittig2023 est prêt, comme si elle était enfin de son temps. «Elle allie une pratique moderniste, avec l'assurance que le travail des formes transforme la réalité, et une conscience matérialiste, celle de l'oppression et de la domination», analyse Théo Manton. Un double alliage pour réarmer la pensée en 2023? ◀

(1) L'association des Amis-es de Monique Wittig, créée en 2014, se rassemble mardi au Père-Lachaise, à Paris, pour un hommage. Sur le site des études wittigiennes, l'ensemble des événements qui auront lieu en 2023.

(2) *La Pensée straight* de Monique Wittig, traduction de Sam Bourcier parue en 2001 chez Balland «le Rayon», première collection littéraire française LGBT, créée par l'écrivain Guillaume Dustan. En 2001, Suzette Robichon et Sam Bourcier organisent un colloque autour de sa pensée.

(3) «L'analogie «sexisme/racisme»: une lecture de Wittig», Comment s'en sortir? (numéro 4, printemps 2017).

(4) Dénomination donnée aux Etats-Unis pour désigner les penseurs français de l'après-structuralisme, de Derrida à Foucault.